

DAVID VAN REYBROUCK

# « *J'apprécie une attitude d'engagement et de patience* »

Il vient d'obtenir le prix Médicis 2012 pour son livre *Congo, une histoire*. Après un parcours académique en archéologie et philosophie à la KUL et à Cambridge, l'écrivain flamand David Van Reybrouck, 41 ans, occupe aujourd'hui en Belgique une place importante comme intellectuel engagé. Un « Bekend Vlaming » qui mérite d'être connu de l'autre côté de la frontière linguistique.



**V**ous avez vécu, jeune, à Bruges. Un père ingénieur ayant travaillé un temps au Congo, une mère enseignante et à la fibre artistique. De ce terreau familial, que reste-t-il ? – Il reste la curiosité intellectuelle de mon père et l'émerveillement artistique de ma mère. Ce sont deux regards assez complémentaires. J'étais ainsi à la lisière entre les sciences et les arts, de la ville et de la campagne aussi et cela m'a extrêmement nourri avec une passion pour la lecture et les livres.

– Quel style d'éducation avez-vous reçu ?

– Je viens d'un milieu chrétien mais je pense que nous étions les premiers post-catholiques du village à ne plus aller à l'église. Le curé du village est même venu à la maison pour exprimer son regret. Nous n'étions plus pratiquants mais notre vie culturelle, sociale, professionnelle s'est déroulée dans le monde catholique. Ma mère était enseignante en arts plastiques dans l'enseignement catholique. Mon frère et moi avons étudié dans un collège catholique puis à Leuven, à la KUL. Ma mère, devenue ensuite fleuriste, a décoré énormément d'églises.

– Et aujourd'hui, vous êtes toujours, comme vous dites, post-catholique ?

– Je suis athée. Je ne peux nier que j'ai vécu dans un certain endroit et milieu. Je connais assez bien la culture catholique mais à dix-sept ans, j'ai trouvé que les prémisses de la foi étaient peu crédibles, peu convaincantes. Je ne m'y retrouvais pas. Albert Camus est devenu un personnage clef de ma réflexion pour l'engagement humain qu'il propose. J'aime sa phrase : « Il faut essayer d'être un saint sans Dieu. » L'exigence morale est là.

– L'humanisme doit évoluer avec l'époque ?

– Oui. Camus propose un humanisme exclusivement humain. À son époque, il n'y a pas encore de crise écologique. Comment réconcilier l'humanisme de son époque peu peuplée avec le surpeuplement actuel ? C'est un défi majeur. Je vois peu de réflexions là-dessus. Un humanisme uniquement anthropocentriste me semble intenable. À chaque décision, il faut se poser la question : « Pour qui est-ce le mieux, qui en profite ? » Si une mesure bénéficie à l'humanité à court terme, à l'encontre de la biosphère, de la nature, ce n'est pas bon. Il faut des mesures qui respectent cette fragilité

planétaire. J'appartiens à cette première génération pour qui la terre, ce n'est pas grand. Je suis né l'année du rapport du Club de Rome qui parle des limites de la croissance. Pendant des siècles, on a vécu avec des difficultés mais avec un support qui nous paraissait durable, la terre. Ce qui a changé pour ma génération, c'est la conscience de la fragilité de cette planète.

– Jeune, à quoi rêviez-vous ?

– À quinze ans, j'écrivais mes premiers poèmes et à dix-sept ans, j'ai rejoint une nouvelle revue littéraire. C'est devenu très important pour moi. Le travail solitaire d'écriture devenait un travail d'écoute réciproque, d'argumentation. À dix-huit ans, j'ai pensé à la médecine, à la psychiatrie. Je cherchais quelque chose qui convienne à ma tête, à mon cœur et à mes mains. En flamand, c'est très beau à dire : *Aan mijn hoofd, mijn hart, mijn handen*. J'adore le travail manuel et je me suis dirigé vers l'archéologie, une petite discipline où il est question de science et d'esthétique. J'ai aimé

**« Albert Camus est devenu un personnage clef de ma réflexion pour l'engagement humain qu'il propose. J'aime sa phrase : Il faut essayer d'être un saint sans Dieu. »**

l'exigence méthodologique extrêmement poussée avec une créativité interprétative importante. Dès le début, cela m'a plu.

– Il y a alors un parcours académique de quinze ans...

– Cinq ans successivement d'étude, de doctorat et de chercheur. J'ai suivi des cours notamment à Cambridge en anthropologie, en histoire, en philosophie. Cette formation m'a nourri, m'a donné, au-delà de la sensibilité lyrique que j'avais déjà, un regard critique, un bagage intellectuel riche.

– Au début des années 2000, vous avez alors, parallèlement à ce parcours académique, écrit des romans, des pièces de théâtre, des essais politiques ?

– J'étais lancé dans une carrière académique. J'allais devenir professeur un jour mais en 2005, j'ai quitté la KUL. J'ai senti comme un appel intérieur et je me suis décidé pour ce changement de cap vers l'écriture.

– Une forme d'engagement ?

– Pas un engagement directement social ou politique mais je me suis tout

de suite senti plus proche de moi-même et proche du monde. Le monde académique stimulait des aspects de moi qui n'étaient pas « moi » de manière aussi fondamentale que l'écriture. Cette idée notamment, dans le monde académique, qu'il faut publier exclusivement pour ses collègues internationaux. J'ai été rédacteur de ce genre de revue académique en archéologie. J'ai adoré de genre de travail mais je ne voyais pas en quoi un article de ma part dans le journal *De Morgen* par exemple n'était pas aussi important. Dans les revues strictement académiques, on crée pour une couche intellectuelle. On est complètement déconnecté, dans une espèce d'OVNI qui n'a plus aucun rapport avec la société qui vous a nourri.

– En 2010, vous publiez le livre *Congo, une histoire qui raconte l'histoire du pays, en gros depuis l'arrivée des Belges jusqu'à nos jours*. Vous avez été sur place une dizaine de fois, fait des centaines d'interviews, lu des centaines de livres. Dans ce travail, qu'est-ce qui est le plus important pour

approcher la vérité : les témoignages ou l'apport scientifique d'historiens ayant étudié sérieusement la question ?

– Chaque source requiert une « lecture ». Je n'en privilégie pas une plus que l'autre. La vérité se

trouve dans l'équilibre des sources, les voix des gens dont les paroles ne sont jamais enregistrées avec des textes écrits, « canonisés » comme fiables.

– D'un point de vue personnel, que vous a apporté ce livre ?

– Le plaisir intellectuel, moral, humain, ce sont les rencontres qui l'apportent le plus. Dire cela est un peu cliché quand on parle des rencontres avec les Africains mais il y a une qualité de présence de leur part dans la rencontre. Le fait de se sentir ainsi bienvenu est époustoufflant, très beau.

– Le livre a rencontré un succès énorme. Près de 300.000 exemplaires vendus dans la version originale. Traduction dans plusieurs langues. Nombreux prix dont le Médicis 2012 du meilleur essai. Comment expliquez-vous ce succès ?

– Peut-être parce que cela relève à la fois de l'essai scientifique et du reportage. C'est recherché au niveau de la documentation mais je présente ce matériel d'une façon journalistique, littéraire et j'espère agréable à lire.

J'écris dans une sorte de no man's land entre les historiens professionnels qui ont du temps, les journalistes qui n'en ont plus et les écrivains qui se focalisent trop parfois sur la fiction. Entre ces trois modes d'expression, je me suis trouvé un terrain vague mais où je me sens chez moi.

– *Comment jugez-vous la colonisation belge ?*  
– En Belgique, il y a deux discours dominants sur le colonialisme : soit c'est l'œuvre la plus noble ou la plus grande horreur. Cela reste toujours une vision du monde qui coupe une complexité historique en deux camps et on attribue certaines valeurs morales à ces camps. Je trouve que travailler avec des catégories aussi rigides ne stimule pas vraiment la compréhension. Je pense qu'une écoute attentive, une analyse sophistiquée requièrent une mise en question de ces catégories. Comme humaniste, je nomme les horreurs de l'œuvre coloniale mais aussi celles qui ont lieu aujourd'hui au Congo. Je ne fais pas de distinction.

– *Vous mettez aussi en avant la décolonisation trop lente et l'indépendance trop rapide...*

– Pour expliquer la tragédie, il faut se rendre compte qu'en 1960, le pays était le plus alphabétisé de l'Afrique subsaharienne mais qu'il n'y avait que seize diplômés universitaires. Je ne comprends pas pourquoi la Belgique n'a pas négocié une période transitoire plus importante. Les leaders congolais n'en voulaient pas. La Belgique espérait donner une indépendance nominative, tout en gardant la main mise sur les trois secteurs clefs : l'économie, l'armée et la politique. Car chaque leader congolais important en 1960 avait un conseiller belge.

– *Aujourd'hui, ce pays est un des plus pauvres de la planète. Guerres, crise économique, État en ruine : le constat est là. Et vous ajoutez la crise morale...*

– On rencontre beaucoup de gens de bonne volonté au Congo mais sont-ils capables de briser les structures injustes qui se sont implantées, non seulement au sommet par la corruption, qui est la structure la plus solide du pays, mais ailleurs aussi avec des multinationales mercantiles ? À court terme, je suis pessimiste. À long terme, on voit des évolutions très lentes. La démocratie régresse considérablement depuis quelques années. L'économie et les infrastructures progressent un petit peu mais ce n'est pas parce que

le PIB avance légèrement que la population vit mieux.

– *Vous avez aussi écrit une pièce de théâtre jouée encore ces derniers temps. Mission a été écrite sur base de témoignages de missionnaires, surtout à l'est du Congo, et qui vivent encore là-bas...*

– Ce qui me fascinait en les entendant c'est de voir comment ils tiennent le coup malgré tous les drames, les violences, l'échec. Ils ont donné leur vie pour aider les gens et ils constatent que certains de leurs anciens séminaristes deviennent des seigneurs de guerre. Comment assumer cela ? Je trouvais que le discours dominant sur la mission était réducteur, simpliste. Je voulais montrer une image beaucoup plus riche de personnes avec qui on pouvait sympathiser, se rapprocher ou prendre distance. Dans une lecture plus profonde, je m'intéresse aux modalités de cet engagement à long

**« Ce n'est pas l'État qui va s'occuper de nous. La providence se construit aussi par les citoyens. »**

terme et je pense que celui-ci n'est possible que si on a en soi un discours structurant.

– *Vous constatez ainsi que beaucoup de ces missionnaires catholiques ont en eux une foi en Dieu malgré les drames alors que les athées comme vous ne l'ont plus.*

– Nous, les athées, n'avons pas cette consolation fondamentale de l'Être suprême. Le requiem de Fauré me donne les larmes aux yeux mais sans consolation spirituelle.

– *Où puisez-vous la force de votre engagement sans la foi religieuse du missionnaire ?*

– Je ne suis plus catholique mais je suis toujours archéologue et je sais penser sur le long terme. Je me sais un petit grain de sable. Je connais ma petitesse dans le long fleuve du temps. Je n'ai pas la consolation spirituelle mais j'apprécie une attitude à la fois d'engagement et de patience. J'ai lu récemment un livre trouvé sur ma table de chevet dans un hôtel en Corée, consacré aux pensées de Bouddha qui demande une attitude de patience. J'adhère à cela.

– *C'est quoi le moteur de votre engagement ?*

– Un engagement pour un monde meilleur simplement. Chacun de nous, sans ironie, a à apporter sa petite pierre à l'édifice de la société. Ce n'est pas l'État qui va s'occuper de nous. Il y a l'État providence mais la providence se construit aussi par les citoyens.

– *Dans les débats de société en Belgique, on parle traditionnellement de cassure entre la gauche et la droite, entre Flamands et Francophones, laïcs et catholiques mais vous insistez dans vos écrits sur d'autres cassures...*

– Ces conflits existent en Belgique. Il s'agit non pas de croire qu'on va les résoudre en une fois mais de vivre avec. Au cours de l'histoire belge, on a trouvé à des moments-clefs des modus vivendi. Aujourd'hui, il me semble qu'il y a d'autres grandes lignes de faille en Belgique, notamment entre les gens bien scolarisés et ceux qui le sont peu et aussi celle entre cosmopolites et nationalistes.

– *Vous êtes un des acteurs majeurs de ce mouvement « G1000 » qui prône d'autres formes de démocratie et a remis récemment des propositions de réforme de la sécurité sociale. Pour vous, la démocratie ne consiste pas simplement à voter une fois tous les quatre ans ?*

– Loin de là. Il ne faut pas réduire la démocratie aux élections. Pour moi, les gens ont quelque chose à dire. J'aimerais bien qu'on donne plus la parole aux Belges pour qu'ils donnent leur vision du futur. Je crois notamment que le gouvernement, de manière occasionnelle, sur certaines questions, doit faire appel à des panels de citoyens, tirés au sort.

– *Les Francophones connaissent en général mal la société flamande. Que voudriez-vous leur dire ?*

– Il faut essayer d'aller au-delà des clichés et des idées reçues et avoir au moins une certaine sympathie. Tous les Flamands ne sont pas des nationalistes. Je crois qu'il y a des gens bien partout, tant qu'on les respecte. C'est essentiel. Reconnaître la légitimité de la vision de l'autre, même si ce n'est pas votre vision. Je suis très fasciné par la théorie de la communication non violente. C'est ce qui me nourrit.



**Propos recueillis par Gérald HAYOIS**

David VAN REYBROUCK, *Congo, une histoire*, Paris, Actes Sud, 2012. Prix : 30,24 € - 10% = 27,22 €.